



PIERRE KORALNIK

Anna
(MERCURY/UNIVERSAL)

Sur le papier comme à l'écran, *Anna* est un rêve éveillé, un objet filmique non identifié mû par une ahurissante somme de talents. Peut-on imaginer telle chose : en 1967, la première chaîne de l'ORTF produit et diffuse une comédie musicale réalisée par un jeune réalisateur suisse peu connu (Pierre Koralnik), avec Anna Karina, Jean-Claude Brialy et Serge Gainsbourg. Et ce dernier signe musiques et paroles de chansons orchestrées par

Michel Colombier ! Quasiment impossible à voir depuis sa diffusion très remarquée il y a quarante-trois ans, *Anna* est enfin édité et chacun va pouvoir tutoyer le mythe et voir de ses yeux à quel point il est beau, vivace, inventif, drôle et touchant. Un jeune photographe et patron d'une agence de publicité dans le vent (Brialy, épétant) développe une photo sur laquelle apparaît une fille qui n'était pas parmi les modèles (Anna Karina, solaire). Éperdument et immédiatement amoureux de cette image, il cherche à retrouver la jeune femme, sans savoir qu'il la côtoie chaque jour. Le film déroule avec une certaine puissance l'exposé de deux solitudes, d'un idéal amoureux impossible à partager. *Anna* est un objet de son temps : l'idée de la photo dévoilant ce qu'on ne voit pas était au cœur de *Blow Up*, le chef-d'œuvre d'Antonioni sorti en 1966, et Pierre Koralnik plonge son film dans un mélange de culture pop anglaise et de cinéphilie héritée de la Nouvelle Vague, citant volontiers le *Qui Êtes-Vous Polly Maggoo* (1966) de William Klein ou *Un Homme Et Une Femme* (1966) de Melouch. Les chansons et la musique de Gainsbourg sont absolument fabuleuses, orchestrées avec une élégance baroque qui renvoie aux Kinks comme à Burt Bacharach : la fameuse *Sous Le Soleil Exactement* y côtoie des merveilles à (re)découvrir, comme *Boomerang* (chantée par Brialy) ou la sublime *Hier Ou Demain*, qu'interprète Marianne Faithfull en ravissante invitée. Jusqu'à une scène finale bouleversante, *Anna* est imprégné d'une mélancolie tenace (il faut voir Anna Karina murmurer, les larmes aux yeux : "Je suis la seule qui reste seule/Il m'arrivera jamais rien/Si je continue comme ça, c'est foutu pour moi"). Mais c'est aussi un film complètement libre et fou (les scènes costumées et chorégraphiées sont hallucinantes) et très drôle, grâce notamment à des dialogues vivifiants. Quand on lui demande s'il va se tuer pour cette fille, Jean-Claude Brialy a cette phrase extraordinaire : "Je ne sais pas, je n'ai pas encore fait de projets d'avenir". VINCENT THÉVAL *****

BEN WOLFINSOHN

High School Record
(FACTORY 25)



À mi-chemin entre le documentaire et la fiction, *High School Record* est une curiosité qui fut présentée en 2005 au festival de Sundance et de SXSW. Tourné pour un budget de 6500 dollars avec une seule caméra numérique, des acteurs amateurs parmi lesquels Dean Allen Spunt (batter de No Age) Jenna Thornhill (la Jet Blanca de Mika Miko), il s'agit bien là d'un film indie et lo-fi, spontané et loufoque. Abordant sous un angle moins virulent le thème exploré par Daniel Clowes dans son

excellente bande dessinée *Art School Confidential* (adaptée au cinéma sous la forme d'un navet par Terry Zwigoff en 2005), ce *teen movie* décalé présente les tentatives vaines et persistantes d'étudiants en quête de sens épaulés par des professeurs paumés. Entre l'explication absurde des conflits mondiaux par l'absence de satisfaction sexuelle, et la quête de l'amour, de l'orgasme et du chef-d'œuvre absolu, tout semble dit dès la définitive introduction musicale : "The meaning of life was written on a phone pole". D'ailleurs, le plus intéressant dans ce film est sans aucun doute sa bande originale. Utilisant habilement des titres de Dan Deacon, No Age, Tugboat et Jad Fair, celle-ci rend mieux compte de la bizarrerie ado-poétique après laquelle court ce film. On appréciera particulièrement les apparitions du duo My Little Red Toe, sorte de The Moldy Peaches intimiste qui vient ouvrir et clore cette demie réussite et dont la discographie est en téléchargement gratuit à l'adresse suivante : <http://convictscomics.com/mlrtmusic.zip>.

XAVIER MAZURE *****

ROBERT POLLARD

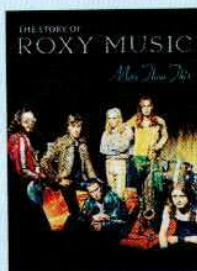
The Devil Puked And Went Home
(ROCKATHON RECORDS/IMPORT)

Si le côté broillon et surproductif est indissociable de l'écriture inimitable de Robert Pollard, les concerts souvent inaudibles et interminables donnés avec Guided By Voices se devaient d'être oubliés au plus vite, tant ils risquaient de nous détourner de cette formation qui représentait pourtant tout ce qu'on adorait dans le rock américain des années 90 : un laisser-aller lo-fi d'une classe folle doublé d'une grande sensibilité harmonique qui procurait à chaque album un aspect hirsute absolument charmant avec son lot de chansons intimistes et de brûlots aérodynamiques. Zapping incohérent sans chronologie ni informations, *The Devil Puked And Went Home* ne raconte pas grand-chose de l'œuvre foisonnante de Guided By Voices. Il n'en garde bêtement que les scories. De cet affreux collage de bouts de live filmés par des fans manchots et autres saynètes pathétiques qui ne respectent jamais les règles élémentaires du montage, on n'entrevoit jamais le génie de ce songwriter marginal. À part le moment fugace d'un concert où l'on distingue le fameux lancer de jambe de notre homme (il aurait fallu y consacrer un chapitre entier !), Robert Pollard s'ingénie à tout saccager, son image mais surtout sa musique : mis à part trois andouilles dans un hall d'hôtel qui chantent en playback un titre sublime comme *Tractor Rape Chain* dans sa version originale, on distingue à peine, à travers la saturation monstrueuse de ces enregistrements de piteuse qualité, des pépites comme *Goldstar For Robot Boy* ou *Cut-Out Witch*, dont le seul mérite est de nous remettre en mémoire les extraordinaires *Bee Thousand* (1994) et *Under The Bushes Under The Stars* (1996). Le titre de cet affreux Dvd à jeter d'urgence annonçait pourtant le contenu : rien n'est à sauver de ce dégueulis d'images sales et de sons en charpie où ne subsiste pas même l'idée d'une scène à regarder. Un immense gâchis proportionnel au talent encore largement méconnu de Robert Pollard.

THOMAS BARTEL *****

ROXY MUSIC

More Than This
(EAGLE VISION)



Ce Dvd est tout sauf un luxe lorsqu'il s'agit de rappeler à quel point Roxy Music fut un groupe extraordinaire dans l'histoire du rock. "Le groupe de rock anglais le plus influent après les Beatles" y est-il asséné, pas moins. Il est vrai qu'avec le temps on réalise mal le monument que fut le combo extra-terrestre des deux Bry(i)an, Ferry et Eno, dans la décennie incertaine que furent les 70's. Arty, expérimental, pop et incroyablement glamour (revoyez les pin-ups des pochettes de disques et les sapes formidables

des musiciens), Roxy Music était largement plus qu'un énième soldat du mouvement glam. Ce disque convoque à la fois les membres du groupe, qui jettent un œil sans concession sur leur passé, mais également Goldfrapp, Nile Rodgers, Siouxsie Sioux, Bono ou Steve Jones. Par ce dernier, guitariste des Pistols, on apprend que Roxy a largement influencé le mouvement punk et (!) que même Sid Vicious en était fan. On réalise également comment, jusqu'à *Avalon*, ils ont influencé la génération pop suivante – comme en témoignent des membres de Duran Duran ou Human League. Pour résumer : une *story* sacrément bien faite, complète et agrémentée de nombreux boni, dont quelques morceaux live de Roxy Music reformé en 2001. L'essentiel étant de ne jamais oublier que Bryan Ferry est l'homme le plus élégant du monde.

GILLES DUHEM *****